

Providence a semblé commander aux peuples modernes de la respecter. Il n'ont pas osé écrire d'autres noms sur ces noms qu'on y trouve gravés ; ni établir des demeures obscures, sur des tombes rayonnantes. Le champ est resté vide, vaste, solitaire, pour que l'œil et la pensée y pussent chercher à loisir, comme dans une page de l'éternité, les traces de l'histoire d'un monde. Du côté des *Portes Majeure* et *St. Laurent*, d'où partaient la belle voie *Laticlavia*, conduisant au *Latium*, commencent ces gigantesques réseaux d'aqueducs, dont quelques-uns abreuvent encore la ville moderne. Ils s'avancent majestueusement sur leurs vastes arcades, en sens divers, vers les Apennins. Dominant d'abord la plaine, ils s'abaissent sur des amas de sables entassés par le temps, puis ils se relèvent encore pour retomber plus loin, dans des monceaux de ruines. L'effet que produisent ces vieux restes d'une grande puissance humaine est saisissant. Il nous semble voir l'ombre de ce peuple géant s'avancer sur cette vallée où il sommeille. Et quand on réfléchit que ces aqueducs étaient au nombre de 12, qu'ils se prolongeaient jusqu'à des distances de 40 et 60 milles et que, malgré qu'il n'y en ait aujourd'hui que trois de restaurés, ils suffisent à répandre dans la ville une telle quantité d'eau que toutes les maisons, toutes les cours, toutes les rues, toutes les villas et toutes les places publiques ont des fontaines intarrissables, on a une idée de l'importance des travaux hydrauliques de l'ancienne Rome. La porte que l'on appelle aujourd'hui de *St. Paul* servait autrefois d'entrée à la voie *Ostien-*